

Postface

Puissance et générosité de l'art du « faire attention » !¹

par Anne Vièle

Il y a cinq ans, souvenez-vous, de Seattle nous venaient des nouvelles inhabituelles, des milliers de personnes criaient ensemble « Un autre monde est possible ! ». Au lieu de « croissance économique », « développement », « révolution des nouvelles technologies », « rationalisations », les médias parlaient certes de choses déjà connues – solidarité, paix, non-violence, écologie, etc. –, mais aussi de la possibilité d'un autre monde, et on introduisait ces nouveaux termes avec lesquels nous avons appris à vivre : « antimondialisme » depuis cinq ans et plus récemment « altermondialisme ».

Le livre dont je veux vous parler n'est pas encore un de ces livres sur le mouvement altermondialiste en tant que tel — les auteurs n'en sont pas, comme beaucoup d'entre nous. Ce livre est celui de gens qui, comme moi, nous peut-être, ont été agréablement surpris d'entendre de nouveau cette phrase : « Un autre monde est possible ! » Autre chose que : « Que veux-tu, c'est le système, il faut bien faire avec. » Mais ce n'est pas tout : dans ce livre, vous ne trouverez pas de solution, de proposition d'un autre monde pour lequel il s'agirait maintenant de lutter. Car les auteurs, philosophe et éditeur, sont comme nous, ils ne savent pas comment s'y prendre avec ce fameux « système » ! Mais ils sont philosophe et éditeur, les mots c'est leur truc, leur outil, et ils nous proposent de tenter une expérience : puisqu'il s'agit de réfléchir à cette possibilité d'un autre monde, pourquoi ne pas essayer d'autres mots, d'autres savoirs, d'autres manières de s'y prendre ?

Quatre parties dont les titres en disent long : « Que s'est-il passé (à Seattle) ? », « Apprendre à se protéger », « Comment faire prise ? », « Avoir besoin que les gens pensent ». Au fil des pages, des mots assez bizarres en effet (flux réorganisateur mouvant, alternatives infernales, petites mains, sorcellerie, pensée capturée, effroi, prise, interstice, écosophie, *reclaim*), des mots plus connus aussi (capitalisme, progrès, protection, aliénation, apprentissage, connexion, politique, *empowerment*), pour nous accompagner dans la réflexion sur cette question : « Comment faire ? » (si tant est que nous sommes d'accord avec l'idée que le monde dans lequel nous vivons ne tourne pas rond). Et une conclusion au titre des plus étrange « Surtout ne pas conclure », mais au fond assez pragmatique. Ils nous rappellent ce que nous savions déjà, la conclusion de tout livre appartient à chaque lecteur : « J'ai lu ce livre et voilà ce que ça m'a fait, voilà ce que j'ai retenu d'intéressant, etc. »

Pour ce qui me concerne, voici ma conclusion. Ils disent : « Notre texte est difficile, parce que... » Mais j'ai bien envie d'essayer de rendre compte de ma relation à ce qui est dit dans ce livre avec nos mots, ceux que nous utilisons dans les dîners, les bars, les fêtes, les emails...

Tout d'abord, ce livre s'adresse à ceux qui ont entendu quelque chose lors des événements de Seattle. Ce « quelque chose », les auteurs nous proposent de l'appeler un « cri ». Or un cri a la particularité de venir du ventre... Contraction abdominale, nous sommes dans le ressenti. J'insiste sur ce point, car telle a été mon expérience avec ce livre. Contrairement à d'autres livres qui, à coup de théories, de dispositifs, de plans, dénoncent certes le système, mais d'une façon telle qu'on a envie d'aller se coucher ; ce livre-ci m'a tenue éveillée pendant plusieurs semaines. Et il ne s'agit pas de vénérer les auteurs, ce sont juste des dieux et des déesses

¹ Ce texte a été écrit pour et avec tous mes propriétaires.

comme nous, rien de plus. Bref, le monde va peut-être mal, mais l'histoire n'est pas terminée. Et c'est déjà pas si mal !

Que s'est-il passé (à Seattle) ?

Des milliers de gens ont crié « Un autre monde est possible ! » et les auteurs respirent un peu mieux : enfin ! Et moi avec, nous, peut-être... Mais évidemment, tout de suite après, on se pose avec eux la question suivante : oui, moi aussi j'ai entendu, et alors ? Effectivement, ce n'est pas simple. Et pourtant, il s'agit dans ce livre d'hériter de ce cri. Hériter peut se dire : le prolonger, en faire quelque chose. Mais pour une fois, « en faire quelque chose » ne consiste pas à faire immédiatement un plan gigantesque (incompréhensible et fatigant), une proposition bien pensée d'organisation politique globale, un beau modèle théorique de société bien structurée, un nouveau parti, la définition d'une Cause à défendre ou autre. Au fond, l'idée est assez simple et compliquée à la fois.

Le simple d'abord : le « système » auquel nous avons affaire (qu'on peut appeler société ou capitalisme) est fort de plusieurs siècles de construction, de fabrications diverses, d'expérimentations, de modifications. Il change tout le temps et en même temps donne une impression de construction solide, indémontable, incontournable, d'autant qu'on est tous dedans : un système, une société, un roc. Constatant cela, pourquoi commençons-nous systématiquement par la fin ? Pourquoi nous imposons-nous comme étant nécessaire (obligé) le fait d'avoir une autre construction d'ensemble à proposer, à opposer au lieu de commencer localement par des petites propositions, des expérimentations, des actions à notre échelle ? Pas bête comme idée, non ?

Ce qui est compliqué est alors d'inventer de nouveaux mots et de nouvelles pratiques politiques expérimentales, locales certes, mais aussi et surtout connectées entre elles. Connectées, car il est plus facile de faire avec les autres. C'est une chose que 1 000 personnes pensent chacune dans leur coin « un autre monde est possible » ; c'est autre chose quand chacune d'elle sait que 999 autres personnes partagent cette idée. C'est ainsi que je comprends l'importance de la connexion. Se concentrer sur l'invention de nouvelles pratiques, les tester et faire attention aux conséquences veut dire oser être pragmatique. Je cite ici telle quelle la définition du pragmatisme qu'on nous propose dans le texte, il me semble qu'elle se suffit à elle-même : « Le pragmatisme est un art des conséquences, un art du “faire attention” qui s'oppose à la philosophie de l'omelette justifiant les œufs cassés. » Tout n'est pas difficile dans ce livre...

Mais nous sommes coincés ! « Vous voulez augmenter les salaires ? Vous voulez renforcer la législation protégeant les salariés contre les licenciements ? Mais vous allez provoquer la fermeture des usines, accélérer les délocalisations et mettre les gens au chômage », « Le système est comme ça, il faut bien faire avec ! », « C'est con, mais c'est comme ça ! ». Je suis presque certaine que des tas d'expressions comme celles-ci vous viennent à l'esprit. Ce sont des expressions appelées « alternatives infernales » dans ce livre. Et très précisément, le fameux système ou capitalisme fait tout pour nous mettre dans cette situation où nous nous pensons coincés. Au pire, on est désespéré (tout cela est trop compliqué), au mieux on a comme seule solution de dénoncer : « C'est la faute au capitalisme », « Le système est pourri » ou solution terrible « Le système est pourri, seule solution : l'exploiter ». Dit comme cela, on est assez impuissant, on a l'impression de n'avoir aucun pouvoir : à quoi bon !

Reprenons donc les choses autrement, ce système a clairement quelque chose à voir avec ce qui nous empoisonne la vie en nous coincant avec ses alternatives infernales. Dénoncer, on sait faire, râler aussi, mais dès qu'il s'agit d'agir, de transformer, on est paralysé, on ne sait pas comment s'y prendre, c'est trop compliqué... Mieux vaut aller faire la fête ou partir en

vacances... Mais au fait, le problème ne serait-il pas mal posé ? Comment poser le problème autrement ?

Pour commencer, au lieu de « système » ou « capitalisme », on nous propose de nommer ce truc qui nous coince et nous empoisonne : « flux réorganisateur mouvant » et plus audacieux encore un « système sorcier » ! Évidemment, ce n'est pas une simplification du problème, bien au contraire, mais le problème n'est pas simple. Regardons tout de même de plus près.

La première proposition (flux réorganisateur mouvant) présente l'avantage d'avoir trois termes au lieu de un : « flux », « réorganisateur » et « mouvant » au lieu de « système » ou « capitalisme ». Je pense que « flux » nous fait bien sentir cette impression d'ensemble, cela coule partout pareil, le même système en tout point du globe, pour tous, mêmes produits de consommation, même système de management, mêmes postes et un jour peut-être même langue ; « réorganisateur » nous fait sentir le changement, cela se renouvelle, le vocabulaire change, les rôles et les fonctions aussi, cela nous fait aussi sentir la force de ce truc ; enfin, « mouvant » nous fait sentir cette impression d'impuissance, d'être noyé dans le système, pris au piège, enlisés dans le sable. On en revient toujours au même ! « Système sorcier », quant à lui, renforce cette idée d'impuissance, d'envoûtement, mais il a aussi immédiatement suscité en moi un écho : et si tout cela n'était pas si sorcier ?

Or, nous disent les auteurs, ce flux ne tient par tout seul ! Cette grande vague irrésistible, elle est activement, laborieusement fabriquée par une multitude de « petites mains » qui, ensemble, font tenir, maintiennent, entretiennent des connexions, des appareillages, des lois, des règlements, des définitions de postes, des fonctions, des normes, des modes de penser, etc. L'impression d'ensemble ne se fait pas toute seule !

Ce moment du livre est très important. Nommer « petite main » ce qui pose problème et en même temps ce à quoi il faut faire attention, n'est pas anodin. En tous les cas, ce mot ne l'a pas été pour moi. Alors que je m'insurgeais contre la présence de ce terme dans le livre, une personne m'a écrit : « Mais qu'est ce qui te chagrine dans l'expression "petite main" ? Moi, ça m'évoque le travail patient et très technique mais indispensable quoiqu'invisible des cousettes des "grandes maisons de couture", qui produisent des sortes d'œuvres d'art qui n'existeraient pas sans ces "petites mains", non ? » Je ne sais pas si ça vous chagrine, mais moi oui ! Je ne comprends pas pourquoi on montre du doigt ces cousettes, pourquoi on méprise ainsi leur travail technique. Leur travail dévoué, patient, indispensable ne les rend-il pas plutôt sympathiques ? Et pourtant, à y regarder de plus près, j'ai bien l'impression que cette définition presque attendrissante, qui vient en effet du dictionnaire, nous conduit à accepter (un peu trop vite, j'en ai bien peur) comme étant normal que ces cousettes soient invisibles, qu'elles n'aient pas eu leur mot à dire, qu'elles soient juste au service de l'œuvre d'art ; oeuvre produite, elle, par les grandes maisons de couture. « Ne pas penser » nous dit cette définition, agir en cohérence, même si le prix à payer est de devenir invisible ! Car le système, qui pourrait bien avoir inventé cette définition, a besoin de « petites mains » au sens « qui ne pensent pas », « qui ne disent mot » (et pas seulement dans les maisons de couture) pour que le flux réorganisateur mouvant continue de couler.

Or, à y bien réfléchir, il y a de multiples chemins qui mettent dans cette situation de « ne pas penser ». J'en vois au moins quatre (mais il y en a certainement d'autres) : avoir perdu l'habitude, ne pas s'en sentir capable, avoir peur aussi (des conséquences de ses idées) et enfin refuser de penser. Dans ce livre, « petite main » = « refus de penser ». J'ai mis du temps à comprendre comment le sens commun de « petite main » était piégé, car comme beaucoup d'entre nous qui faisons confiance au sens commun, j'ai laissé de côté le dernier sens : « Refuser de penser » ! Or cela change tout, parce qu'alors les petites mains sont précisément ceux et celles qui, en situation, « entretiennent le système », qui refusent toute complication, toute nouvelle proposition, tout ce qui pourrait faire qu'un autre monde est possible. Tous

ceux qui, lorsqu'ils entendent cette phrase, disent en ricanant : « Regarde, ils y croient encore... Quelle naïveté ! » Ce sont aussi par exemple les DRH qui, coincés à leur tour, mettent en place des plans de licenciement sans coup férir, sans prendre le temps de se dire qu'un jour ils pourraient bien être à la place de ceux qu'ils remercient.

Je voudrai insister sur un point difficile, enfin je crois. Il y a un danger ici, celui énorme et facile d'accuser des millions de personnes d'être des petites mains. Personne n'est à l'abri. Il n'y a pas ceux qui sont des petites mains d'un côté et ceux qui ne le sont pas de l'autre, une fois pour toutes (même si certains sont vraiment « limites », j'en conviens). Cela dépend aussi des situations, c'est pour cela que ce système peut paraître sorcier. Il faut essayer de sentir qu'à chaque instant, nous sommes tous en danger d'être une petite main, en danger de refuser de penser. Comme si d'un côté nous avons peur de donner notre avis, peur que ce que nous pensons soit mal accueilli (ridiculisé, méprisé, inutile) et d'un autre côté peur d'accueillir les propositions qui nous sont faites, les qualifiant par exemple de naïves, d'irréalistes, de bizarres, disant qu'elles n'ont rien à voir avec le problème.

Évidemment, comme moi, vous allez penser : « Oui, mais ce n'est pas si simple, elle est sympa cette Anne, mais il faut bien travailler pour vivre et on ne peut pas toujours, etc. » Avoir à travailler pour vivre n'est pas contraire à penser, proposer, déformer, insister, nuancer, compliquer, résister. Et encore plus pour la plupart d'entre nous qui occupons ou avons occupé des postes dits « à responsabilité », des postes valorisants (valorisant quoi ou qui, je me demande encore), etc. Au fond, c'est une proposition très pragmatique, pour une fois, très locale qui vaut pour chaque instant. Il s'agit de repérer au sein du flux réorganisateur mouvant, les moments, les lieux, les occasions qui nous donnent l'occasion de penser, de compliquer, de donner notre avis, de prendre la parole.

On pourrait penser que c'est impossible, voire utopiste. Et si tout simplement on s'intéressait un peu plus à ceux qui tentent de faire exister ce qui semble impossible, ceux qui tentent, par exemple, de faire fonctionner une entreprise qui réponde au défi « ni exploités, ni exploités ». Et si on s'intéressait à autre chose qu'aux Grands Groupes ? Comme par exemple à cette PME, Triselec Lille (entreprise de valorisation des déchets ménagers), dont le directeur des ressources humaines et de la production n'a de cesse de répéter justement : « Réfléchir, c'est perdre du temps pour en gagner ! ».

Soyons pragmatiques, il est très difficile de réaliser cela, de réussir à maintenir son envie de réfléchir, son envie dévorante de poser des questions, de compliquer la situation, de résister, de râler tout simplement, de se penser capable de transformer, d'oser. « Mais ne pourrions-nous pas faire autrement ? Que pensez-vous de ? Et si ? » Et finalement on en arrive à : « Bon, d'accord, je vais m'exécuter. » Nous avons tous été coincés de la sorte, baissant les bras, hélas ! Les auteurs proposent d'appeler cette situation une « opération de capture », une capture de pensée (inspirée de l'expression sorcière « âme mangée »). En effet, la situation, les alternatives infernales capturent notre envie de penser, de poser des questions, de tout compliquer, elles nous envoûtent. Les « petites mains », dont certaines sont des DRH, P-DG, consultants du XXI^e siècle, etc., coincées à leur tour, refusent systématiquement de penser, de compliquer la donne, utilisant toujours les mêmes modèles ou presque d'organisation, de management ou autre : ils ou elles ont été capturés.

Et nous arrivons ainsi à la deuxième partie : comment apprendre à se protéger (justement de cette opération de capture)

Apprendre à se protéger

Il fallait oser un détour pour poser ainsi le problème, car la protection collective n'est pas vraiment notre philosophie de la vie (sauf peut-être quelque-uns, mais bon). Au mieux, nous

nous protégeons tellement que nous nous replions sur nous-même, nous nous isolons, nous cherchons en nous-même les solutions.

Mais comment se protéger collectivement ? Dans le livre, un détour est fait en mobilisant des savoirs autres que les nôtres, ceux des sorciers. Je sais ce que vous allez penser : qu'est-ce que c'est que cette histoire ? C'est mystique, une secte encore ? Bravo, résister est une bonne idée, mais laissez-moi au moins une chance de présenter mes arguments.

Si, lorsqu'on entend le mot « sorcellerie », on pense « secte », on est exactement dans le refus de penser autrement les choses ; on ne prend même pas le temps d'essayer. Or cela vaut la peine d'essayer, c'est ce que fait sentir ce livre. Lorsqu'on a affaire à un tel flux réorganisateur mouvant, il pourrait être une bonne idée de sentir qu'on a besoin des autres, qu'on a besoin de mobiliser autre chose. Fort heureusement, nous ne sommes pas seuls au monde. Reste à accepter de prendre le risque de mobiliser d'autres savoirs, d'autres pratiques, qu'en plus nous avons dénigrés. C'est une aventure : en l'occurrence pouvons-nous oser mélanger notre prétendue « rationalité » à la prétendue « irrationalité » des autres pour fabriquer un monde ni rationnel, ni irrationnel² ? Un autre monde... construire un monde commun.

Si nous ne pouvons pas... Alors la lecture s'arrête ici car cette deuxième partie commence avec : « Croyez-vous à la sorcellerie ? » Moi, j'aime l'aventure, alors j'ai continué avec délice... J'en entends déjà certains dire : oui, mais il faudrait se mettre d'accord sur les définitions avant de continuer, « rationalité » c'est compliqué, « irrationalité » c'est compliqué... Certes, et je pousserai même le bouchon encore plus loin. C'est tellement compliqué, que c'est intime et singulier. À chacun sa relation avec la rationalité et l'irrationalité... Inutile de discuter, on n'arrivera jamais à se mettre d'accord.

Et au fond, ce n'est pas l'important. Le cuisinier qui tombe sur un nouveau goût ne sait pas tout des ingrédients qu'il vient de mélanger. S'il avait dû attendre que soient définis tous les ingrédients avant de concocter des mets, nous serions tous depuis longtemps morts de faim ! Son seul souci est de goûter, de faire attention à ce que le mélange soit bon pour lui, ensuite il prend le risque de faire goûter (ou partager), il est même disposé à ajouter du sel à revoir sa nouvelle recette s'il le faut. Et, c'est probablement le plus génial de l'histoire, il se réjouit lorsque le mélange qu'il trouvait bon pour lui, associé aux remarques des uns et des autres, le devient aussi pour d'autres. Évidemment, il y a aussi des petites mains gastronomiques ou plutôt antigastromiques, inutiles de les citer...

Comment se protéger de cette opération de capture ? Apprendre à se protéger... commence par « nous sommes vulnérables ». Penser qu'on est vulnérable n'a rien de déprimant, au contraire ce qui serait plutôt déprimant est d'affirmer qu'on est invulnérable, non ? Les gens si sûrs d'eux ne sont-ils pas ennuyeux, voire désagréables ? On pourrait être tenté de dire que c'est consternant, mais non, nous sommes fiers de nous sentir vulnérables, (*homo vulnerabilis*³, te voilà enfin !). Et corrélativement, il s'agit de réfléchir à la façon de se

² Juste une parenthèse pour ceux qui ont fait quelques mathématiques — mais cela peut aussi intéresser les autres, après tout. Cette histoire de construction de mondes me fait penser au magique « i », que l'on appelle d'ailleurs « nombre imaginaire » en vocabulaire mathématique. Il appartient à l'ensemble des nombres complexes. Pratiquement (car les mathématiques, au fond, c'est un exercice très pratique), l'introduction du « i » permet de passer de l'ensemble des nombres réels à celui des nombres complexes et de résoudre de nouvelles équations (du connu là où il y avait de l'inconnu) ! Se rappeler également qu'en mathématique, la réunion de l'ensemble des nombres rationnels et l'ensemble des irrationnels constitue l'ensemble des nombres réels ! Bref, en mathématique, réunir rationnels et irrationnels n'a pas suffi, il a fallu un peu d'imaginaire pour résoudre des problèmes restés sans réponse. Ce parallèle dangereux, probablement trop facile et certainement connu, me laisse tout de même perplexe !

³ Je ne suis pas anthropologue, mais que serait un monde où l'anthropologie aurait comme tâche de réfléchir au « être avec les autres, qu'ils soient humains ou non humains » plutôt qu'à essayer de

protéger, mais *homo vulnerabilis* oblige, me semble-t-il, à réfléchir à la façon de se protéger « collectivement ».

Première étape, aller lentement, mettre en suspens nos certitudes, s'en méfier. J'ai bien l'impression que tout le monde sait cela, mais alors pourquoi passons-nous notre temps à fabriquer des certitudes ? À fabriquer des trucs qui se retourneront un jour contre nous (bizarre) ? Et en plus à essayer de convaincre les autres (armes au poing, hélas !) que nos certitudes sont les meilleures ? Ne seraient-elles pas justement celles dont il faudrait se méfier le plus ? Demander aux autres ce qu'ils en pensent, soumettre nos certitudes à l'épreuve des autres. Aller lentement, prendre le temps de l'épreuve des autres : mettre en suspens.

Seconde étape, mise en risque. Ce passage est assez compliqué (enfin, je trouve). Je reprends. Nous sommes vulnérables, nous mettons nos certitudes à l'épreuve des autres. Aïe, aïe, aïe, cela fout la trouille cette affaire. Exactement, nous nous exposons et il y a un danger : celui de se faire capturer sa pensée, le danger de devenir une petite main. Et si notre interlocuteur est, à ce moment précis, une « petite main », hélas cela arrive souvent (à moi, à vous peut-être), nous risquons la réponse : « Ha là là, pourquoi tu doutes autant ? Il faudrait que tu sois plus sûr de toi, tu perds confiance en toi, tu n'écoutes jamais ce que je te dis » (une opération de capture a commencé). Ce que les auteurs voudraient qu'on attende ici, est plutôt : « Tiens ! Comment as-tu fabriqué ce doute ? C'est curieux, je n'y avais pas pensé ! » Autrement dit, le questionnement collectif (deux personnes c'est déjà un collectif) s'amorce, le refus de penser autrement a disparu, on commence à apprendre avec (l'autre), à créer avec l'autre.

Revenons maintenant au capitalisme (système sorcier, flux réorganisateur mouvant, alternatives infernales, petites mains, capture de pensée). Avec la mise en suspens et la mise en risque, on commence à toucher du doigt, à sentir le fait que nos catégories (nos certitudes) sont truquées, qu'elles sont loin d'être normales, voire plutôt dangereuses. L'idée d'un monde rationnel, éclairé, n'est pas normale — elle est particulière (au monde occidental). Et consécutivement, l'idée d'une société où tout se vend et tout s'achète, où nous serions des *homo œcumenicus*, fondés sur la rationalité économique, n'est pas normale non plus — elle est singulière aussi. Cette idée n'est qu'une proposition que font les petites mains économiques.

Il est tout à fait possible de constituer une épreuve, consistant à mettre en suspens cette idée (se méfier), puis la mettre en risque (tiens, une société économique, quelle drôle d'idée, tu es sûr ?). Pourquoi accepterions-nous de payer le prix de vivre dans une société économique ? Nous ne sommes plus des *homo œcumenicus*, mais des *homo vulnerabilis* ! Le monde futur est une inconnue, nous sommes terriblement vulnérables et il est dangereux de simplifier la fabrication de solutions, comme par exemple dire qu'il suffit de « progresser ». Progresser comment, vers où ? Il n'est pas évident que les progrès économiques, ceux du capitalisme, bénéficient à tous (il n'y a qu'à voir les dégâts), et il est hors de question d'être les oeufs cassés de l'omelette. Ce qui arrive aux autres (être hors circuit ou œuf cassé) pourrait bien nous arriver si nous ne nous protégeons pas. Or nous protéger, penser, compliquer, oser, ne pas se faire capturer, c'est déjà amorcer la transformation du circuit au

définir ce qu'est l'Homme ; où l'économie serait celle de ne jamais faire l'économie des propositions des autres ; où la gestion se demanderait comment prendre en compte toutes ces propositions ; où la sociologie célèbrerait les groupes en train de se construire (et non pas essayer de définir les groupes), ce qu'ils sont potentiellement capables de faire ensemble pour que cela puisse en inspirer d'autres ; où l'ethnologie décrirait les singularités des pratiques du « faire avec » pour mieux nous aider à les associer ; où la philosophie prendrait comme point de départ la vulnérabilité et l'événement qui oblige à apprendre à se protéger avec les autres de soi-même et du non soi-même ici maintenant ; où la politique aurait la difficile tâche de créer les conditions de la construction d'un monde commun ; etc. Certains ont déjà commencé, et pouvoir imaginer cela n'existerait pas sans eux, je ne saurais jamais assez les remercier.

lieu de faire des concessions pour finalement entrer dans le circuit du système ou du capitalisme le cœur fendu, le corps affecté.

Ralentissons, un peu... Les économistes ne sont pas les seuls en cause. Il y a aussi des « petites mains » étatiques qui fabriquent les règlements, les lois, les normes, la discipline... Qui permettent de faire des économies de pensée et notamment de penser par équivalence. Penser par équivalence revient à dire : « C'est le même cas que... et donc ! » — cela revient à mettre les gens dans les cases : homme, femme, chômeur, rmiste, minorité ethnique, bourgeois friqué, pauvre, parisien, dépressif, handicapé, drogué, contrat de qualif, etc. Tout cela serait des catégories simples et normales avec lesquelles on pourrait nous définir, nous décrire.

Et pourtant, il suffit d'écouter son entourage, son expérience pour arriver à la conclusion que « c'est le même cas que » arrive assez peu souvent. Nous disons souvent : « Je fais toujours les mêmes conneries. » Mais est-ce que ce sont vraiment les mêmes ? Aujourd'hui serait semblable à hier ? Maintenant j'ai envie de dire « non » encore plus qu'avant ; fort heureusement, car sinon, c'est la dépression immédiate !

Ralentissons encore... Nous avons pris l'habitude de prendre toute la place, toutes les places, de prendre le pouvoir sur l'autre, créant de ce fait l'impossibilité d'apprendre de l'autre, de faire avec les autres. Mais attention (*homo vulnerabilis*), ce que nous dénonçons assez spontanément chez les économistes, les hommes et femmes politiques, les psychologues, les psychiatres, les pédagogues, peut aussi nous arriver. Faire attention, se protéger et notamment du « pouvoir sur » les autres. Comment alors faire de la place aux autres ?

Le problème est qu'en France, tout particulièrement, à la différence des autres, nous avons mis ce qui nous oblige (les droits de l'homme par exemple) sur le compte d'un universel valable pour tous. Les droits de l'homme sont tellement universaux, qu'ils nous définissent ; et que nous ne pensons même plus à les remettre en cause, à négocier avec eux. Cet « universel » est devenu pour nous tellement fondamental qu'il nous est impossible de penser que l'idée de « droits de l'homme » pourrait bien paraître totalement irrationnelle à certains habitants de l'Amazonie. Je le rappelle ici, les droits de l'homme, pour leur partie droits civils et politiques, datent de 1789, pour la partie économique et sociale de 1924, et la Déclaration universelle de 1948. À l'origine de cela, deux pays : la France et les États-Unis. Ralentissons encore un peu car je sens que ce passage est délicat. Il est important, me semble-t-il, de se souvenir du fait que cette proposition universelle vient de nos grands-parents et de nos parents, ceux de France et des États-Unis. Entre nous et eux il y a eu la colonisation puis l'immigration et la mondialisation. Cela nous a donné (et nous donne encore ici maintenant), de multiples occasions de rencontrer tous ces autres peuples, et pourtant nous n'avons pas réussi (nous n'arrivons toujours pas) à saisir ces occasions pour transformer ce qui est fondamental pour « nous » en ce qui pourrait être fondamental « pour nous avec eux ». Ceci me laisse rêveuse, n'est-ce pas un peu effrayant ? Il ne s'agit pas ici de remettre en cause les « droits de l'homme », car de toute façon ceux à qui il faudrait demander avis ou aide ce sont justement les autres peuples. J'aimerais tellement qu'ils prennent le temps de lire ce livre, j'espère qu'il n'est pas trop tard... Ce que les auteurs essaient ici de nous faire toucher du doigt est le processus qui nous conduit à prendre toute la place sans accepter aucune remise en question, aucune négociation, et en conséquence aucune création. Au mieux on tolère les autres propositions, au pire on impose par la force, mais rarement on prend le risque de fabriquer autre chose avec les autres.

Quitter le sol assuré, partir à l'aventure, voyager... on aime bien non ? Penser ainsi n'a rien de libéral ou néolibéral, mais pour s'en convaincre, les auteurs proposent de réfléchir à notre

rapport à l'État. Il n'y a pas d'un côté le capitalisme privé et de l'autre l'État, même si c'est une de ces alternatives infernales qui circulent depuis longtemps. Les deux sont liés, articulés. Le capitalisme a besoin que les pouvoirs étatiques, définissent, réglementent le marché, les prix, la commercialisation des médicaments, le niveau des salaires, mais aussi qu'ils disciplinent la population (ça, c'est le travail des petites mains psychiatres, psychologues, juristes, pénalistes, pédagogues, formateurs, architectes, etc.). Aujourd'hui, on nous dit qu'il faut apprendre à apprendre, se prendre en charge, être responsable, se former tout au long de la vie, progresser dans l'intérêt de tous. Et même si cela doit passer par regarder les œufs cassés (les hommes et les femmes aussi) avec des yeux désabusés. Qu'y pouvons-nous ? Faire partie de la société cela se mérite... Si des hommes et des femmes sont cassés, s'ils croient leur vie détruite, c'est de leur faute !

Or à y regarder de plus près, nous avons certes l'habitude de déplorer les méfaits de la colonisation, de l'impérialisme aussi (surtout lorsqu'il s'agit des États-Unis⁴), « mais il nous manque l'effroi devant cette idée que non seulement nous nous sommes pris pour la tête pensante de l'humanité, mais que, avec les meilleures intentions du monde, nous continuons à le faire ». Et surtout lorsque nous faisons un peu vite une différence avec les autres en disant : « Ah là là !, regarde, ils ne voient pas (la réalité), ils sont dans le rêve, la croyance (et par forcément en la religion), alors que nous, nous savons bien. »

Comment avancer ? On ne va pas tout remettre en cause, c'est impossible — et en plus les droits de l'homme, tout de même ! En effet, et si on commençait par poser le problème politique localement ? « Faire avec les autres », nous disent les auteurs, ne peut se dire que localement, dans chaque situation : « Dans chaque cas, il s'agit de créer la capacité à penser dans l'immanence, sans critère qui “sorte du plan”, qui autorise la sécurité d'un jugement en surplomb. » Immanence, un mot bien compliqué, mais aussi tellement simple. Il va très bien avec l'idée de « faire attention avec », car il traduit ce qu'on sent tous les jours : tout, à chaque instant, pourrait bien être important, la moindre proposition, remarque, suggestion, question, etc.

Et les auteurs insistent sur l'aspect local du problème, car il s'agit bien de fabriquer la « capacité de suivre et de créer les dimensions que demande une situation pour échapper à l'emprise d'une alternative infernale ». Exactement ce que nous faisons avec notre entourage, nos amis, pour les causes de la vie, pour échapper à l'emprise du « C'est con, mais c'est comme ça ! ». Trouver des prises autour de nous (pas des grandes explications) pour avancer, ne pas sombrer dans la dépression ou la paranoïa, demander avis ou aide, trouver des ressources, recevoir et prendre, expérimenter, mélanger, apprendre à se protéger avec...

Comment faire prise (ici maintenant, justement) ?

Reprenons, nous avons affaire à un « flux réorganisateur mouvant » entretenu par des petites mains qui refusent de penser, qui créent en permanence des alternatives infernales pour capturer notre pensée, rendant incontournables leurs certitudes : aucune mise en suspens ou mise en risque ne serait possible ! Comment faire... prise ?

Depuis quelques pages, nous sommes aussi fiers d'être vulnérables, nous sentons qu'il est important de nous protéger, et qu'il pourrait être une bonne idée de poser le problème localement. Tout se passe ici et maintenant. Inutile de nous proposer des grandes explications (tous les problèmes n'ont pas besoin d'en passer par le niveau national ou international) — des grandes explications qui oublient les moindres détails et nous avec. À chaque problème, sa dimension : son collectif, son espace, ses pratiques... Est-ce que vous vous insurgez

⁴ Il paraît que, de l'autre côté de l'Atlantique, en novembre 2004, au vu des résultats des dernières élections présidentielles, des gens, ont pleuré, crié : « On election night, I felt an intensity of grief, rage and anguish that rivaled any of the worst nights of my life. »

systématiquement contre l'État, l'OMC ou je ne sais quoi encore, à chaque fois que « c'est con, mais c'est comme ça » ? J'ai bien l'impression que non ! Alors...

Comment faire prise, ici et maintenant, localement, pragmatiquement ? Comment prendre la mesure de chaque occasion ? Alors là, chapeau pour la cohérence dans le livre, car dans cette partie, bien évidemment, pas de solution pour tout, en toutes circonstances, mais le récit d'une expérience, un « trajet d'apprentissage ». Cependant, cette expérience n'est pas anodine, car elle a à voir avec quelque chose qui me touche, qui nous touche peut-être : la santé, le sida. En 2001, trente-neuf entreprises pharmaceutiques ont intenté un procès contre le Gouvernement Sud Africain. Ce gouvernement envisageait de produire des médicaments anti-sida, à moindre coût. Scandale ! Violer le droit international, faire des médicaments à la place de l'industrie pharmaceutique, celle-là même qui grâce à ses moyens, ses investissements et sa recherche, prétendait allonger notre durée de vie et travailler dans l'intérêt de tous ! Belle alternative infernale, non ?

La façon dont le gouvernement d'Afrique du Sud, les associations de patients victimes du sida, puis certaines organisations humanitaires, le Brésil, une directrice d'entreprise qui s'est transformée en militante, l'Inde et d'autres, ont saisi l'occasion du procès contre le gouvernement de l'Afrique du Sud pour démanteler l'alternative infernale est magnifiquement racontée dans le livre. En outre, les auteurs ont aussi eu le souci de nous parler de ce que l'affaire a entraîné. La plainte a été retirée, mais ce n'est pas tout... L'histoire a continué, et continue encore, de nouvelles connexions ont été créées. Si bien qu'il n'est plus possible, plus aussi facile, pour le moment, de défendre cette phrase hallucinante : l'industrie pharmaceutique travaille dans l'intérêt de tous ! Ce résultat dont on peut être fier, n'est pas définitif (*homo vulnerabilis*), rien n'est garanti, si nous ne le protégeons pas....

Cette réussite, cette transformation, cette sorte de « prise de karaté » non violente infligée à l'industrie pharmaceutique — qui se trouve maintenant être une des branches industrielles les plus détestées (et ses petites mains avec !) — peut se dire comme suit : un collectif constitué de proche en proche a su saisir l'occasion d'accrocher son kimono, si blanc et si irréprochable, pour la mettre à nu, au moment du procès contre l'Afrique du Sud et après. Si bien que l'argument « Il faut bien qu'on fasse des profits, pour faire de la recherche pour des médicaments futurs » n'est plus seulement une de ces alternatives infernales, mais un beau mensonge. Les petites mains de l'industrie pharmaceutiques avaient peur, mais peur d'une chose assez incroyable : l'arrivée de la date de péremption de certains brevets. Et pas n'importe lesquels, les brevets qui protègent les médicaments concernant les maladies les plus dangereuses, celles qui ravagent le plus grand nombre d'entre nous, celles contre lesquelles il est le plus difficile de trouver un remède — et, de ce fait, celles qui engendrent le plus de profits ! Des profits pour quoi faire ? Des profits pour faire de la recherche en cosmétique, par exemple. Tous ces produits cosmétiques nous donnent peut-être meilleure mine, mais cela ne vous donne-t-il pas mal au ventre ?

Pour que cette réussite soit possible, le procès entre les entreprises et le gouvernement de l'Afrique du Sud n'a pas suffi, il a aussi fallu fabriquer de nouvelles connexions entre les États, les ONG, certains chefs d'entreprise qui ont pris le risque de se transformer en militants, des associations de malades, etc. Il a fallu aussi que certains changent de rôle ou prennent la casquette d'autres, s'invitent là où on ne les attendait pas. Il a fallu un peu d'audace collective. Pourquoi ? Pour qu'au lieu d'entendre cette phrase : « On n'arrête pas les horloges », on entende des propositions comme : « Si l'État est mobilisé pour imposer les monopoles commerciaux liés aux brevets, pourquoi n'aurait-il pas le droit d'intervenir, en contrepartie, sur les prix publics des médicaments ? » (proposition d'économistes américains) ; ou encore : « Comment financer des recherches sur de nouveaux médicaments sans passer par l'industrie pharmaceutique ? » (proposition d'ONG très puissantes). Cela ne vous donne-t-il pas envie de vous mêler un peu de ce qui « ne nous regarde pas » ? De ce qui,

comme dans le cas de l'industrie pharmaceutique, serait confié exclusivement à des experts, des petites mains économiques, étatiques, scientifiques, etc. ?

Est-ce grâce à Seattle, est-ce grâce au mouvement altermondialiste ? Les auteurs pensent que « oui », mais peu importe, enfin je crois, j'ai l'impression que nous sommes déjà au-delà. Nous sommes maintenant vulnérables et pragmatiques, faire attention est important, et l'efficace d'une expérience — proposition, mise en suspens, mise en risque, connexion, expérimentation locale mais collective, trouver des prises — ne peut se voir qu'à partir de ses conséquences. Et certaines conséquences sont inacceptables, comme le fait de casser non pas des œufs, mais en l'occurrence des malades du sida.

Mais attention, les petites mains aussi savent créer de nouvelles connexions, voire créer des occasions de nous déconnecter. Comme par exemple dans le cas extrêmement délicat de la question des retraites ou de la Sécu. Délicat, parce que cela crée une tension, certes, entre les actifs et les inactifs, mais aussi entre nos parents, nous, nos enfants, les vieux souvent malades et les jeunes en si bonne santé. La proposition actuelle des petites mains économique-étatiques — « Il faut recourir aux fonds de pension » — repose exactement sur cette tension affective. Une opération de capture terrible, elle aussi, une alternative infernale vraiment malsaine. Car les petites mains nous disent que ne pas choisir la solution des fonds de pension reviendrait à nous demander, à nous, de payer les retraites de nos parents alors que pour la première fois depuis longtemps, beaucoup d'enfants ont moins de revenus que leurs parents. Et ce serait aussi étrangler nos enfants en leur demandant dans le futur de payer nos retraites.

On sent assez bien à ce moment-là du livre pourquoi c'est peut-être une bonne idée de parler d'opération de capture sorcière, de capture d'âme et de corps, tellement ces deux sujets (santé et retraite) sont sensibles, tellement ces alternatives sont physiquement infernales. Et pourtant, cette histoire de fonds de pension entraîne les retraités (nos parents) à « appuyer la délocalisation de leur ancienne entreprise (même si leurs enfants auraient pu y travailler), pour garantir le taux de profit dont dépend la santé de leur fonds de pension » ; et nous, salariés ou autres, on « manifesterà un jour contre la délocalisation de notre entreprise, pour un temps, mais on l'approuvera le lendemain, en tant que futur retraité ». J'ai vraiment du mal à me retenir ici, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop : « Mais quelle bande (ou flux !) d'enfoirés ! »

Ce passage du livre est très beau. Car justement, à ce moment précis où, désespéré par une telle perversité, on baisserait les bras, laissant faire les petites mains économique-étatiques, trahissant ce lien si fragile et précieux avec nos parents et nos enfants, les auteurs nous proposent de réactiver l'histoire. On ne pouvait faire plus belle proposition pour nous aider à sentir l'importance de la résistance au « Il faut bien » (des fonds de pension), l'importance d'une autre connexion, celle entre générations. Rappelez-vous, nous disent les auteurs, il y a eu un jour dans le passé, en effet, d'autres propositions, d'autres dispositifs qu'il serait peut-être bon de réactiver. Oh ! Cela n'a rien de conservateur. Il ne s'agit pas de dire : « C'était mieux avant. » C'est un peu trop facile, non, non, non...

Rappelons-nous juste que dans le passé aussi, l'idée de réfléchir et d'agir localement existait probablement. Pour les retraites et la Sécu, il y a eu d'autres dispositifs que celui que nous connaissons, plus locaux, moins étatiques, moins capitalistiques aussi. Réactiver l'histoire veut dire que quelque part, à un moment donné, il y a peut-être eu des propositions (des ressources), certes locales, qui pourraient nous aider à résister à cette alternative infernale. Il y a eu d'autres formes de mutualisme, des propositions qui méritent qu'on se mette à penser collectivement avec elles, aussi.

Avoir besoin que les gens pensent est... la partie suivante

Avoir besoin que les gens pensent

Oui, « avoir besoin que les gens pensent », après la lecture de la partie précédente, est un CRI ! Je rêve éveillée que vous l'entendiez AVEC moi. Et le cri « Un autre monde est possible ! » devient lui aussi CRI ! On comprend aussi toute l'urgence du faire attention, faire attention à ne pas faire un plan, un programme ; toute l'urgence aussi de la protection collective.

Il est maintenant assez difficile d'accepter les propositions des théories de l'aliénation, qui nous disent que nous sommes incapables de « prendre conscience des problèmes », que nous sommes dominés, « agis » par le système (des vraies marionnettes). Je ne sais pas vous, mais moi maintenant avec « flux réorganisateur mouvant », « système sorcier (sans sorcier d'ailleurs !) », « alternatives infernales », « petites mains », « capture de pensée », « protection », « mise en suspens », « mise en risque », « prises », « trajet d'apprentissage », l'exemple de l'industrie pharmaceutique et celui des retraites, l'aliénation je trouve ça un peu bizarre comme idée ! J'ai bien plutôt l'impression que nous avons toujours senti violemment cette capture sorcière, d'où nos dénonciations, nos indignations, nos colères, nos maux de ventre aussi, et les larmes de certains Américains, Irakiens, récemment ! Adieu l'aliénation, il est temps de faire avec (nous)... Les gens sont capables de penser !

Penser implique de faire attention aux mots. On sent certes avec le corps, mais aussi avec les mots ! Faire attention aux mots, c'est aussi faire attention aux autres, c'est ne pas dire trop vite : « C'est le même cas que... et donc ! » C'est tout simplement faire la distinction entre un migrant venu du Mali et un migrant venu de Chine. Ce ne sont pas les mêmes migrants, il suffit d'ajouter les mots « du Mali » ou « de Chine ». C'est faire la distinction entre la connerie que nous avons faite hier et celle que nous venons de refaire aujourd'hui ! C'est faire la différence entre les victimes d'hier et celles d'aujourd'hui. C'est faire la différence entre les victimes d'une situation et des personnes qui vivent la situation et qui pourraient bien par leur témoignage aider à la fabrication de la dimension d'un problème ; car il est bien trop facile de désigner des personnes comme « victimes inconscientes ». Et si ce n'était pas si simple ?

Encore une fois, n'est-ce pas ce dont nous avons l'expérience ? Lorsqu'en situation difficile nous demandons l'avis des autres, appliquons-nous leur solution ? Nous considérons-nous comme des victimes ? Nous faisons plutôt, me semble-t-il, un sacré mélange, en écoutant certains, n'en écoutant pas d'autres, fabriquant tout d'abord une mise en problème avec nos mots et ceux des autres, puis une solution, certes jamais idéale, mais qui nous convient. Alors pourquoi, lorsqu'il s'agit de drogués, de chômeurs, de rmiistes, de personnes atteintes du sida, de nos parents, etc., les mettons-nous à distance ? Pourquoi les mettons-nous dans des catégories (des cases) avec nos mots ? Pourquoi confions-nous la réflexion sur l'étude des solutions possibles à des experts (de ces catégories) ? Penser, cela commence avec faire attention aux mots (et aux maux d'ailleurs !).

Comment faire attention aux mots ? Si j'ai bien compris, ce processus qui consiste à mélanger, à trouver les mots qui conviennent, les auteurs nous proposent de dire qu'en fait, on fait attention à un interstice. « Interstice » convient en effet assez bien, me semble-t-il, pour faire sentir le « avec » les autres. Je m'explique. Même si on ne fait pas du tout ce que nous dit notre entourage, pour nous aider, on fabrique un mélange, un mélange à l'intersection entre les propositions de notre entourage et celles qu'on avait imaginées tout seul.

Plus politiquement, cela revient à dire : « Les citoyens sont tous capables de construire une position, de faire des propositions. » Et il pourrait être éventuellement une bonne idée pour les experts en tout genre, y compris les experts scientifiques et politiques, de faire attention, de ne pas faire trop vite l'économie des propositions des citoyens, de ne pas trop les tenir à distance ! Si les citoyens trouvent que les OGM et les fonds de pension, « ça craint », « ç'est inquiétant ». S'ils sont perplexes lorsqu'on leur dit que les ondes, diffusées pour que leurs téléphones portables fonctionnent, ne présentent aucun danger. S'ils rapportent des histoires,

des anecdotes, des observations, cela pourrait être une bonne idée de ne pas trop vite les laisser de côté...

« Ils ne savent pas », « ils ont une peur irrationnelle des OGM et des ondes électromagnétiques », « ils ne comprennent rien à l'économie politique », entend-on. Or, les citoyens se sentent juste vulnérables, ils font attention, ils pensent, observent, expérimentent... Ils mettent à l'épreuve (mise en suspens, mise en risque) les OGM ou les ondes électromagnétiques. Ils demandent l'avis de leur entourage, de leur milieu. Ils prennent aussi le temps et le risque de mettre les OGM et les ondes électromagnétiques au milieu de leur vie. Cela ne vaut-il pas la peine pas qu'on les écoute ?

On nous propose ici un drôle de mot pour dire ce qu'ils font : « écosophie ». Aïe ! Aïe ! Aïe ! Oui, c'est vrai, un des auteurs est philosophe... Mais sa proposition de définition du pragmatisme n'est-elle pas sympa ? Je la rappelle : « Le pragmatisme est un art des conséquences, un art du faire attention, qui s'oppose à la philosophie de l'omelette justifiant les œufs cassés. » Cette définition est au tout début du livre. Et, à ceux qui m'ont suivie jusque-là, j'ai bien envie de dire : j'ai l'impression que ça fait un moment qu'on fait de la philosophie ensemble. Au passage, il paraît même que faire de la philosophie, ça commence tout simplement par l'étonnement — le questionnement si vous préférez. Philosophie de la vie peut-être, mais philosophie tout de même ! Alors pourquoi ne serions-nous pas capables de penser avec ce mot bizarre, « écosophie » ? Et pour preuve (que je soumetts bien sûr à votre épreuve), la définition comporte trois mots : écosophie = sagesse du milieu. Faire attention à son milieu, faire avec lui, avec les humains et l'environnement...

Simplement, philosopher ne suffit pas ! Pour nous attaquer aux problèmes de la vie, et de la même façon aux problèmes politiques, il nous faut aussi des techniques pour « transformer les étonnements ». La politique aussi a besoin de création, de techniques pour fabriquer un autre monde commun. Car le système sorcier sans sorcier auquel nous avons affaire n'a pas son pareil pour diviser : diviser ici maintenant, mais aussi diviser le temps entre aujourd'hui, hier, demain. Il faudrait pouvoir saisir, protéger la *sérendipité* de Seattle. « Sérendipité », un terme ancien qui désigne ces petits hasards de l'expérimentation ou de l'observation qui suscitent des pistes inattendues ou des idées nouvelles. Il pourrait nous aider ici, car il contient à la fois la joie de l'événement, la joie de la découverte, mais suppose aussi quelques travaux et réflexions préalables et implique quelques vérifications. Tout n'est pas dû au hasard tout de même !

Il faudrait pouvoir protéger l'événement « Des milliers de personnes ont crié “Un autre monde est possible !” ensemble » à Seattle, et l'hétérogénéité de « ce qui » les a conduits à Seattle. Cette multiplicité — la réunion inattendue de petites causes différentes à défendre, si vous voulez —, qui a pourtant rassemblé des milliers de gens à Seattle, pourrait bien être autant de prises à saisir au sein du « flux réorganisateur mouvant », autant de points de départ qui méritent que l'on réfléchisse à d'autres formes de création politique. Faire attention à chaque petite proposition, parce que nous ne savons pas comment faire pour endiguer le flux, et chacune d'entre elles pourrait se montrer riche de conséquences.

Ralentissons un peu. Tout d'abord, il s'agit de se réapproprier la « technique », une chose parmi d'autres, qui a été capturée par le système ou le capitalisme. Encore ! Oui, non seulement les alternatives infernales capturent notre pensée, mais en plus, le système s'est approprié la technique, il l'a rendue méprisable, secondaire. Ne pas oublier que pour nous en sortir, on nous invite à croire qu'il faut des grandes idées, on nous serine qu'il faut commencer par imaginer une nouvelle société, un autre monde bien construit, bref, on nous oblige à commencer par la fin : une belle théorie avant la technique. Ce qui, vous en conviendrez, du moins je l'espère, est rendu un peu moins évident par ce qui est dit dans les pages précédentes. L'autre monde sera le résultat, il n'est pas le point de départ. Pour l'instant, il semblerait qu'il soit juste possible.

On nous propose deux techniques à titre d'exemple (petit rappel : pas de recettes générales dans ce livre) : « empowerment » et « reclaim ». Penser en anglais, elle nous demande maintenant, cette Anne... Oui, mais je vous le rappelle, je me le rappelle à moi aussi : dans cette partie, on nous a fait sortir de l'aliénation et rendu notre capacité à penser. Et penser avec l'anglais pourrait bien être aussi simple que penser avec le français ! Et après tout, peut-être que les anglophones ont des idées et des techniques intéressantes.

Or ces deux mots, « empowerment » et « reclaim », renvoient tout simplement à des petites expérimentations récentes, des propositions techniques pour nous aider à transformer collectivement certaines prises en prises de karaté, certes, mais non violentes. Les techniques dites « d'empowerment » — pas celles qui sont utilisées dans les grandes entreprises pour motiver les cadres — ont pour objectif « de rendre ceux et celles qui participent à un collectif, capables de penser, de prendre position, de créer ensemble ce dont chacun n'était pas capable isolément ». Je ne sais pas si vous avez déjà eu l'occasion d'organiser collectivement une fête ou un cadeau pour célébrer un ami, un anniversaire ou autre, mais cela pourrait bien y ressembler, non ?

« Reclaim » est plus sorcier, une sorte d'anti-poison. D'ailleurs, il nous vient tout droit d'Américaines qui se disent sorcières. Bon, évidemment, j'en vois déjà certains et certaines venir : « capitalisme sorcier », « capture sorcière », et maintenant « reclaim » inspiré de techniques mises au point et expérimentées par des sorcières américaines, et puis quoi encore ? Juste un petit mot tout de même. Tout d'abord, je vous rassure, il s'agit plutôt de magie blanche⁵, cette fois-ci. Ensuite, il se pourrait bien que ce qu'on appelle les « recettes de grands-mères » vienne d'une époque ancienne (époque antérieure à celle de la chasse aux sorcières). Une époque où ont été inventées certaines pratiques — comme par exemple la médecine par les plantes, l'utilisation d'engrais naturels comme les orties, la prêle ou autres⁶ —, qu'on a condamnées au profit des seuls médicaments et pesticides. Il ne s'agit pas de renoncer à tous les médicaments (l'Afrique, le Brésil, l'Asie en ont trop besoin, et nous aussi) et tous les pesticides (quoi que ?). Mais comme pour l'histoire des retraites, on nous invite ici à penser qu'il pourrait être une bonne idée de réactiver (reclaim) aussi certaines pratiques anciennes.

Voilà, nous sommes certes tous vulnérables, nous avons tous fait l'expérience de ces situations où nous avons hésité, eu peur, renoncé à donner notre avis, mais nous sommes tous capables de penser, de fabriquer des techniques ! Hélas, nous pensons tous un peu trop vite qu'il nous faudrait en passer par l'étape d'imaginer d'abord une belle société (il faut dire que refaire le monde, c'est assez sympa), un beau système anticapitaliste, une Cause digne de ce nom, pour remplacer le système qui nous empoisonne ou lutter contre lui.

Ce qu'on nous a proposé dans ici est plutôt de retrouver confiance, de nous sentir de nouveau capables de penser et faire avec notre milieu (social et environnemental, pour utiliser des mots à la mode). Penser localement, penser les questions en fonction de ce que demande chaque situation, à sa taille. Sans oublier que la technique est importante et qu'il y a peut-être des ressources à puiser dans le passé — lointain ou proche, car l'expérience de chacun compte —, certaines techniques collectives anciennes à réactiver. On nous a aussi dit dans cette

⁵ Ne pas trop vite mettre les « choses » dans des cases, en effet, ces sorcières et sorciers là se disent héritiers de la tradition Wicca... Il y aurait aussi plusieurs types de sorcellerie...

⁶ Au passage, il semblerait que ces deux plantes soient tout à fait efficaces pour soigner certaines maladies des pieds de vigne, pour les aider à se protéger contre certaines attaques. Il se pourrait bien aussi qu'au final, cela contribue entre autres choses — comme par exemple l'utilisation de levures indigènes et non pas chimiques — à rendre le vin meilleur. Attention peut-être à ne pas foncer trop vite vers la fabrication puis commercialisation de poudre d'ortie ou de prêle ; ça pourrait bien être des idées un peu sorcières...

dernière partie que retrouver un peu d'audace collective, oser dire ce qu'on pense, proposer, écouter, pourrait bien contribuer à la fabrication d'un monde commun.

Diable, comment ne pas conclure ?

La phrase des auteurs qui figure dans la conclusion — « Notre texte est difficile » — m'a été rendue insupportable par la lecture de ce livre que je viens d'essayer de vous raconter. Impossible de penser que j'aurais été capable de lire ce livre, qui m'a donné l'occasion de penser avec ma tête et mon corps et que, peut-être, vous, vous pourriez ne pas le lire parce qu'il est soi-disant difficile et en plus parce qu'il fait appel aux savoirs sorciers (je fais confiance aux petites mains pour la propagande) !

Comme j'avais touché du doigt l'importance du « faire attention », aimé sa puissance et sa générosité, j'étais dans l'embarras. Et si effectivement ce livre était difficile ? Et si, d'un autre côté, tout n'était pas difficile au sein de ce magnifique flux de mots ? Cela est tout à fait possible, comme la possibilité d'un autre monde. Comment le savoir ? Quelles sont les prises ? Comment créer quelque chose qui fasse que l'on puisse en parler ? Comment partager avec vous ce que j'ai senti ? Et même si je suis presque persuadée maintenant, qu'en allant lentement, en demandant l'aide des autres, tout le monde peut lire ce livre, il y avait une incertitude.

Que faire ? Sinon, écrire un petit texte, local, à la dimension de nos questions, avec nos mots, nos solutions techniques. Ecrire un texte en pensant à vous, avec vous. Un texte dangereux certes, car j'ai si peur de trahir les auteurs, mais un texte qui essaie au moins de faire attention. Un texte aussi pour renvoyer l'écho qu'a suscité en moi la superbe dernière phrase du livre : « Et donc, surtout ne pas conclure, car la conclusion appartient à ceux et celles pour qui cela a réussi, pour qui cela a pu passer, à qui nous avons pu proposer des mots qui les aident à faire confiance en ce qu'ils sentaient déjà. ». Les auteurs se disent « jeteurs de sonde »... Et nous ?